

MUSIQUE SACREE

Paris, dont la fonction est de consacrer les gloires nationales ou étrangères, a donné ses applaudissements à un jeune maître italien, déjà célèbre en son pays, et qui, dans un autre genre, apparaît comme le rival de l'illustrissimo Mascagni, l'auteur de la *Cavalleria rusticana* et de l'*Iris*, que viennent d'acclamer toutes les grandes villes de la péninsule.

L'Italie travaille à reconquérir, sinon la primauté dans l'art musical, du moins la place éminente qui lui fut dévolue au temps des Marcello, des Palestrina, des Rossini, Donizetti, Bellini, et, tout dernièrement encore, avec Verdi. Le goût de la musique italienne avait dé péri, sous l'empire du triomphant wagnérisme. Les compatriotes de Cimarosa s'efforcent de le ressusciter ; ils ont abandonné les mélodies trop faciles, les harmonies trop sommaires, et répudié l'héritage des aimables, mais trop paresseux imitateurs des grands faiseurs de cavatines. Ils reviennent aux sources de l'inspiration sérieuse ; ils s'approprient les procédés savants des bénédictins de la musique, et ils tâchent de concilier, avec toute la science du contre-point et de la fugue, leur grâce et leur passion natives.

Le vieux Verdi leur avait montré la route. Le chantre de la *Traviata* et de *Rigoletto* avait, sur le tard, renouvelé sa méthode emprunté à ses rivaux anciens et modernes leurs moyens d'expression, d'instrumentation de rythme et de modulations, pour nous apporter *Otello* et *Falstaff*.

Les jeunes, qui n'avaient rien à oublier, ont suivi le "patron." Mascagni, organis'e de village, s'est élevé aux nues avec ses compositions dramatiques. L'abbé Perosi, presque un adolescent, monte encore plus haut dans l'opinion de ses compatriotes, avec ses compositions religieuses. Il a entrepris, en combinant toutes les ressources offertes par Bach, Hændel, Palestrina, Beethoven, Wagner, de rendre à la musique sacrée italienne son antique dignité.

Nous connaissons de lui une œuvre, la *Résurrection du Christ*, et nous pensons qu'il ne nous a pas présenté la moins digne.

Admirons d'abord la magnifique récompense que l'enthousiaste Italie accorde aux premiers efforts des artistes consciencieux, nés pour la faire honneur. Dès son premier essai, Mascagni a trouvé en son pays des *bravos* si bruyants qu'ils ont été entendus par le monde entier et que sa *Cavalleria rusticana* a fait d'emblée le tour du globe. A l'âge de ving-six, l'abbé Perosi a été consacré "génie". Sur la seule renommée qu'il avait déjà composé, en sa précoce enfance, nombre de messes, de motets, d'oratorios, bien travaillés, il a été appelé, de la direction de la chapelle de Saint-Marc à Venise, à celle du Vatican. Non seulement les basiliques, mais les théâtres se disputent l'honneur d'exécuter solennellement ses œuvres. Déjà sa figure de modeste et gentil séminariste orne les cartes postales illustrées ; bientôt on le verra sur toutes les boîtes d'allumettes, où elle prendra la place d'Adelina Patti. C'est de la gloire, cela.

La semaine sainte apporte une recrudescence à l'illustration naissante. La musique sacrée de l'abbé Perosi fait pâmer à Rome toutes les miss protestantes de l'Angleterre et de l'Amérique. Elles n'y comprennent pas grand'chose ; mais elles savourent, parce que le nom est inscrit en gros caractères sur les affiches, parce que la figure de l'*abbalino* est jolie, et parce qu'on leur a dit que c'était de la musique savante. Sous le couvert de cette épithète, les *snobbswomen* sont capables d'affronter tous les supplices de l'ennui.

Nous ne voulons pas dire que la musique de l'abbé Perosi soit "intrinséquement" ennuyeuse. Bien loin de là : elle est fort intéressante pour qui est capable d'en analyser les réminiscences, les procédés, les tendances. Mais il se passera encore quelque temps avant que cet intérêt soit accessible aux admiratrices de Gostaldoni ou de Tosti. Pascal, Bossuet, Mallebranche ne m'ennuient pas ; ils feraient bâiller les jolies petites milliardaires de New-York ou de Chicago, qui préfèrent de beaucoup les comédies de MM. Feydeau ou Lavedan.

Ces admirations hâtives, ce tapage de célébrité, cette invasion de la mode dans le domaine de l'art, surtout sacré, c'est la plaie de notre